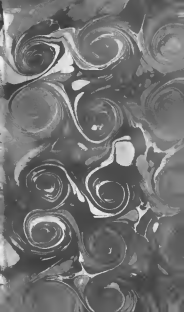
LETTRES PERSANES PAR MR. DE M*** ... A QUOI L'ON A AJOUTE, LE...






6. 10. 62
ef



LETTRES PERSANES

Par Mr. De M***.

NOUVELLE EDITION.

Re\ uë, corrigée & augmentée d'une Table des sommaires pour chaque Lettre.

A quoi l'on a ajouté Le Temple de Gnide *du même Auteur.*

E PREMIER.



A COLOGNE,

M. DCC. LV.





LETTRES PERSANES.



JE ne fais point ici d'Epître Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre ; on le lira s'il est bon, & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières Lettres pour essayer le goût du Public, j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu ; car si l'on vient à sçavoir mon nom dès ce ce moment je me tais. Je connois une femme, qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis,

on diroit : Son Livre jure avec ſon caractère ; il devroit employer ſon tems à quelque choſe de mieux ; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces ſortes de réfléxions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Perſans, qui écrivent ici, étoient logés avec moi ; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir des ſecrets ; ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres ; je les copiai, j'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie Perſane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le Lecteur du langage Aſiatique autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui ; j'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins

moins prodigues que nous, & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné, c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mœurs & des manières de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils ont fait, sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait; on en devinera facilement

lement les raisons : une des meilleures est, que ce seroit une chose très ennuyeuse, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné qu'un jour à Com : lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophêtes, nous nous remîmes en chemin ; & hier vingt-cinquiéme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris

Rica & moi sommes, peut-être, les premiers parmi les Persans, que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur Pays, & qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un Royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiére Orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage, ne me flâte point ; je ne compte pas

pas sûr un grand nombre d'aprobateurs ; adresse ta Lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Rustan, sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15. de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK au premier Eunuque noir.

A son Serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidéle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, que ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiére. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance ; tu es le fléau du vice & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéïs, tu exécutes aveuglément toutes leurs vo-

lontés, & leur fais exécuter de même les loix du Serail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils ; tu te soumets avec respect & avec crainte à leurs ordres légitimes ; tu les sers comme l'Esclave de leurs Esclaves ; mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant, d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes Esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur en mêmetems sentir leur extrême dépendance : procure leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens ; trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses ; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener ; mais fais faire main basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles : exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame ; parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans

dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 18. de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOus avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviére & quitter nos litiéres, nous nous mêmes, selon la coutume, dans des boetes, deux Esclaves nous portérent sur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Ispahan, dans ces lieux, qui, me rapellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant partout un cruel souvenir de ma félicité passée : tantôt je me vois en ce lieu, où, pour la premiére fois de ma vie, je te re-

ſus dans mes bras; rantôt dans celui, où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes; chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté : nous nous preſe râmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens, tu vis avec plaiſir les miracles de notre art; tu admiras juſqu'où nous avoit emporte l'ardeur de te plaire, mais tu vis bientôt ceder ces charmes emprunté à des graces plus naturelles: tu détruiſis tout notre ouvrage, il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes : il fallut paroître à ta vue dans la ſimplicité de la nature : je comptai pour rien la pudeur, je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Uſbek, que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems ſans ſe fixer; chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets; tu nous fis paſſer en un inſtant dans mille ſituations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéiſſance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Uſbek,

bek, une paſſion encore plus vive que l'ambition, me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris, tu me quittas, tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le déſeſpoir pour mes rivales. Il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde : tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur, elles auroient vu que ſi elles pouvoient diſputer avec moi des charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité.... Mais où ſuis-je ? Où m'emméne ce vain récit ? C'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Uſbek, pour aller dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne ſçais pas même ce que tu perds ! Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas : il ſemble que l'amour reſpire dans le Serrail ; & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe. Ha !

mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux!

Du Serrail de Fatmé, le 21. de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

Zephis à Usbek.

A Erzeron.

Enfin ce monstre noir a résolu de me désespérer : il veut, à toute force, m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces : il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse, il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance; & parce qu'il s'ennuie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vû des choses que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse; ma retraite, ni ma vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil Esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusqu'à

jusqu'à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que je le mien ; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé, le 29. de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuent à une legéreté d'esprit, les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te defendent, & ils ne persuadent personne : on ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, ta patrie, tes amis, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La Mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son Fils que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à aprouver tout ce que tu fais ; mais je ne sçaurois te pardonner ton absence ; & quelques raisons que tu m'en puisses donner,

mon cœur ne les goutera jamais. Adieu, aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 18. de la Lune de Rebiab, 1. 1711.

LETTRE VI.

Usbek a son ami Nessir.

A Ispahan.

A Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs; douze jours après nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois

Il faut que je te l'avoue, Nessir, j'ai senti une douleur secrette, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les Pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit; ma tendresse s'est réveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes; je ne puis penser à elles

elles que je ne fois dévoré de chagrin.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime; je me trouve à cet égard dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux Serrail, où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui même; mais de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore: je vois une troupe de femmes laiſſées preſqu'à elles-mêmes; je n'ai que des ames laches qui m'en répondent: j'aurois peine à être en ſureté, ſi mes Eſclaves n'étoient fidèles: que ſera ce s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les Pays éloignés que je vais parcourir? C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remède; c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité qu'une correction éclatante? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir, c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron le 10. de la Lune de Rebiab, 2. 1711.

LET-

LETTRE VII.

FATMÉ à USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois; je ne suis point désabusé: que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras, qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse? libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme, tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise; * car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher

* Les femmes Persannes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes Turques & les femmes Indiennes.

cher de m'estimer heureuse, mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition, quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne, quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette Capitale des Nations, Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi ; il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère : quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare, soyent inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire, je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses : je me rapelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras ; un songe flateur qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour : mon imagination se perd dans ses désirs, comme elle se flate dans ses espérances : je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous ;

la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent, ni à la veille, ni au sommeil; je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis; enfin, le feu qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rapelle mes esprits; je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines; que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des désirs si violens! Lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire, que livrée à elle même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée, que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'une autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des désirs que nous ne puissions pas satisfaire; vous nous traitez comme si nous

nous étions insensibles, & vous seriez bien fachés que nous le fussions : vous croyez que nos désirs, si long tems mortifiés, seront irrités à votre vue, il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir de notre tempérament ce que vous n'osez espérer de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu ; compte que je ne vis que pour t'adorer, mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour ; s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Ispahan, le 12. de la Lune de Rebiab, 1. 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan

LA Lettre m'a été rendue à Erzeron ; où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse, je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand

grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en aprochai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'aux pieds du trône; j'y parlerai un langage jusqu'alors inconnu, je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en mêmetems les Adorateurs & l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalousie des Ministres, sans avoir la faveur du Prince, que dans une Cour corrompue je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences, & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires: & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens: je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement. Je résolus de m'exiler de ma Patrie, & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi, je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'Occident, je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de

mes voyages, je trouvai grace devant ses yeux, je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent ; & peut-être ne serai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE IX.

Le premier Eunuque à IBBI.

A Erzeron.

TU suis ton ancien Maître dans ses voyages, tu parcours les Provinces & les Royaumes ; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi ; chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait passer le tems sans le sentir.

Il

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré de mêmes chagrins ; je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein & un moment tranquille.

Lorsque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même, las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! Mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuissance de le satisfaire. Helas ! on éteignit en moi l'effet de mes passions, sans en éteindre la cause, & bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant ; mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue que

our me desoler : pour comble de mal-eur, j'avois toujours devant les yeux un omme heureux. Dans ce tems de trou-le, je n'ai jamais conduit une femme ans le lit de mon Maître, je ne l'ai ja-mais deshabillée, que je ne sois rentré hez moi la rage dans le cœur & un af-reux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable eunesse : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, l me les falloit dévorer ; & ces mêmes emmes, que j'étois tenté de regarder vec des yeux si tendres, je ne les envisa-geois qu'avec des regards sévéres ; j'étois erdu si elles m'avoient pénétré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je met-ois une femme dans le bain, je me sen-is si transporté, que je perdis entiérement a raison, & que j'osai porter ma main lans un lieu redoutable. Je crus, à la première réflexion, que ce jour étoit le lernier de mes jours : je fus pourtant as-ez heureux pour échaper à mille morts, mais la beauté, que j'avois faite confiden-e de ma foiblesse, me vendit bien cher on silence ; je perdis entiérement mon autorité sur elle, & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie. En

Enfin, les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence, & je leur rends bien tous leurs mépris & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses : quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrette. Quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis ; aussi n'ont-elles pas à faire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens ; je me présente toujours à elles comme une barrière inébranlable ; elles forment des projets, & je les arrête

arrête soudain. Je m'arme de refus, je me hérisse de scrupule, je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie : je les désespere en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du Maître. Je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité, & je semble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succédent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler des soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me

dire qu'il a paru un jeune-homme autour de ces murs, une autre fois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre: tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble; elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriére la porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles sçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs, elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent: il faut dans ces occasions une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes: un refus dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouie; & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier: j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout: je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon Maître: j'ai autant d'ennemis dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre: elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort: je méne dans le lit de mon Maître des femmes irritées; crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon

mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens & de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ! Le jour que je fus fouetté si indignement autour du serrail, qu'avois je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes, elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins, je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek ; il t'est facile de lui plaire, & de te main-

tenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

Mirza à son ami Usbek.

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek, tu étois l'ame de notre société : qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question : Si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent oui-dire que les hommes étoient nés pour être vertueux, & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me désespérent avec leurs passages de l'Alcoran ;

car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison pour essayer la mienne, tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les vérités de Morale; peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, apellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les Histoires, ressembloient plus

à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient des yeux; mais ils étoient si méchans & si feroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangére, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement; mais ils conjurérent contre lui, le tuérent, & exterminérent toute la Famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblérent pour choisir un gouvernement, & après bien des dissensions, ils créérent des Magistrats; mais à peine les eurent-ils elus, qu'ils leur devinrent insupportables, & ils les massacrérent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéïroient plus a personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres,

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers; ils disoient: Qu'ai-je a faire d'aller me tuer a travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement a moi, je vivrai heureux; que m'importe que les autres le

le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, & pourvu que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature ; il y en avoit d'arides & de montagneuses, & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de maniére que les terres qui étoient dans les lieux élevés, manquérent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées, furent très-fertiles ; ainsi les Peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusérent de partager la récolte.

L'année ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du Peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvérent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux & l'enleva. Il s'émût une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la République subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allérent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai, peut-être, pas employer mon tems à terminer vos differends, & a travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles : là-dessus il les quitta, & s'en alla travailler ses terres. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt que de rendre cette femme ; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du Juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme, celle-la lui plut, & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur ;

heur ; il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occupérent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper, & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois ; mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long ; deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite, presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix ; le Marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled, mais je vais la vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien-aise, dit le Marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre, il n'y a

que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine régne presque par-tout ; mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez - vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Médecin habile y arriva du Pays voisin, & donna ses remédes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son Pays, & il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage ; mais bien-tôt après il a aprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allérent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vint chez eux : Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous sont inconnues ; je croirois offenser les Dieux qui vous punissent, si je

je m'opposois à la justice de leur colére.

A Erzeron, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Ispahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en resta que deux, qui échapérent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce Pays deux hommes bien singuliers; ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la justice, ils aimoient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître; & dans l'endroit du Pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes, indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille: la ter-

re sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leur compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur-tout sentir, que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des Péres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune Peuple, qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit representer ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit

prit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituérent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles, ornées de fleurs, & les jeunes garçons, les célébroient par leurs danses & par les accords d'une musique champêtre. On faisoit ensuite des festins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on aprenoit à donner le cœur & à le recevoir, c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des Péres, & c'est là que les tendres Méres se plaisoient à prévoir par avance une union douce & fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses & une onéreuse abondance, de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne savoient les désirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient aux pieds des Autels que pour demander la santé de leurs Péres, l'union de leurs Fréres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans, les filles y venoient aporter le tendre sacrifice de leur cœur & ne leur demandoient d'au-

d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient, & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau Peuple & sa félicité; ils chantoient ensuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colére inévitable à ceux qui ne les craignent pas; ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence: bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce Pays heureux la cupidité étoit étrangére: ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille, les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIII.

USBEK au même.

JE ne saurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pére doit demain labourer son champ, je me leverai deux heures avant lui, & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même, Il me semble que ma Sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon Pére, & que je le détermine à faire ce mariage.

Ont vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux, car mon Frére, que mon Pére aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon Pére, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens

gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune-homme, qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites; mais s'il l'a fait, puisse-t'il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté : S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblérent, & sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux : Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des Ambassadeurs, qui leur parlérent ainsi:

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, & nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos trou-

troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela; mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuste, & nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris. Ces peuples sauvages entrérent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense : ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour son Pére, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses fréres, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple Troglodite; la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par une autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliére à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces Peuples lâches, qui ne cherchoient

choient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir, & ils cédérent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIV.

Usbek au même.

Comme le Peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi. Ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste; & ils jettérent tous les yeux sur un vieillard, vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée, il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des Députés, pour lui aprendre le choix qu'on avoit fait de lui; A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi; vous me déférez la couronne, & si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne; mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naissant les Troglo-
dites

es libres, & de les voir aujourd'hui as-
ttis.. A ces mots il se mit a répandre
torrent de larmes: Malheureux jour,
oit-il ! & pourquoi ai-je tant vêcu !
s, il s'écria d'une voix févére: Je vois
n ce que c'est, ô Troglodites! votre
tu commence à vous peser, dans l'é-
où vous êtes, n'ayant point de Chef,
faut que vous soyez vertueux malgré
us, sans cela vous ne sauriez subsister,
vous tomberiez dans le malheur de
s premiers Péres: mais ce joug vous
roît trop dur, vous aimez mieux être
umis à un Prince, & obéir à ses loix
oins rigides que vos mœurs; vous sa-
z que pour lors vous pourrez conten-
r votre ambition, acquérir des richesses,
langair dans une lâche volupté; que
ourvu que vous évitiez de tomber dans
s grands crimes, vous n'aurez pas be-
n de la vertu. Il s'arrêta un moment,
ses larmes coulérent plus que jamais.
: que prétendez vous que je fasse? Com-
ent se peut.il que je commande quel-
ue chose a un Troglodite? Voulez-vous
u'il fasse une action vertueuse, parce que
la lui commande, lui qui la feroit tout
e même sans moi, & par le seul penchant
e la nature? O Troglodites! je suis a la
n de mes jours, mon sang est glacé dans
mes

mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés Ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire, que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 20 de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XV.

USBEK au Mollak MEHEMET HALI, Gardien des trois Tombeaux.

A Com.

POurquoi vis-tu dans les Tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des Etoiles ; tu te caches, sans doute, de peur d'obscurcir le Soleil : tu n'as point de taches comme cet Astre ; mais comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abîme plus profond que l'Océan, ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes ; tu fais ce qui se passe dans les neuf Chœurs des Puissances céleftes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de notre divin Prophête, & lorsque tu trouves quelque passage obscur, un Ange par son ordre déploie ses aîles rapides, & descend du trône pour t'en révéler le secret.

Je

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correspondance; car enfin, treizieme Iman, n'es-tu pas le centre, où le ciel & la terre aboutissent, & le point de communication entre l'abîme & l'empirée ?

Je suis au milieu d'un Peuple profane, permets que je me purifie avec toi; souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites, distingue-moi des méchans, comme on distingue au lever de l'Aurore le filet blanc d'avec le filet noir; aide-moi de tes conseils; prens soin de mon ame, enyvre-la de l'esprit des Prophêtes, nourris-la de la science du Paradis, & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes Lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11. de la Lune de Gemmadi, le 2. 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au même.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience; je ne saurois attendre ta suplime réponse; j'ai des doutes, il faut les fixer: je sens que ma raison s'égare, ramène-la dans le droit chemin, viens m'éclai-

clairer, source de la lumiére, foudroïe avec ta plume divine les difficultés que je vais te proposer, fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre Législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il apelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens ; mais en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans : l'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons : si les corps de ceux qui ne se lavent point, ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses ; mais comme les ob-

ts n'affectent point les hommes de la
ne maniere, que ce qui donne une
ation agréable aux uns, en produit
dégoûtante chez les autres, il suit que
moignage des sens ne peut servir ici
égle, à moins qu'on ne dise que cha-
peut, à sa fantaisie, décider ce point,
istinguer pour ce qui le concerne, les
ses pures d'avec celles qui ne le sont pas.
Mais cela même, sacré Mollak, ne
verseroit-il pas les distinctions établies
notre divin Prophète, & les points
damentaux de la Loi, qui a été écrite
a main des Anges ?

*rzeron, le 2. de la Lune
e Gemmadi, 2. 1711.*

LETTRE XVII.

EHEMET HALI, Serviteur des
Prophètes, a USBEK.

A Erzeron.

Vous nous faites toujours des ques-
tions qu'on a faites mille fois à notre
nt Prophète. Que ne lisez-vous les Tra-
ions des Docteurs ? Que n'allez-vous à
te source pure de toute intelligence ?
us trouveriez tous vos doutes résolus.

Mal-

Malheureux, qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, & qui revérez la condition des Mollaks, sans oser ni l'embrasser, ni la suivre.

Profanes, qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Eternel, vos lumiéres ressemblent aux ténébres de l'abîme, & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiére que vos pieds font élever, lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zenith de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums : * votre vaine Philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité; vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté, il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint Prophête, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon † lui demanda, pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau ? Ce n'est pas

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

† Tradition Mahométane.

as sans raison, reprit le Prophête, c'est un animal immonde, & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la boue la figure d'un homme, la jetta a terre, & lui cria: Levez-vous. Sur le champ un homme se leva, & dit: Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint Prophête? Non, répondit-il; mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-a-coup.

Oh çà, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois, après quoi il parla ainsi:

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une pour mortelle, sur tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniére. Notre Pere Noé, ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Eléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là nous nous en soyons ab-

LETTRE XVIII.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat ; après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville qui merite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & temperé, mais par des remédes violens qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des Pays de conquête. Une Milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices : les Places sont démantelées, les Villes désertes, les Campagnes désolées, la culture des Terres & le Commerce entiérement abandonnés.

L'impunité régne dans ce Gouvernement sévére : les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui lévent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriete des terres eſt incertaine, & par conſequent l'ardeur de les faire valoir ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé juſqu'à l'Art Militaire : pendant que les Nations de l'Europe ſe raffinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance, & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle expérience ſur la mer, nulle habileté dans la manœuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens, ſortis d'un rocher, * font ſuer tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſque avec peine que les Européens toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croyent faire grace à ces Etrangers, que de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de Pays que j'ai traverſé, je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puiſſe regarder comme une Ville riche & puiſſante : ce ſont les Européens qui la rendent telle, & il ne tient pas

* Ce ſont aparemment les Chevaliers de Malte.

pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet Empire, qui, avant deux siécles, sera le théatre des triomphes de quelque Conquérant.

A Smirne, le 2. de la Lune de Rahmazan, 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ZACHI sa femme.

Au Serrail d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, Zachi, & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'apaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'aprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée, jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu

vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi ; pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du Serrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous exposant à des regards ; que dis-je à des regards ? Peut-être, aux entreprises d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz, peut-être, que vous m'avez été toujours fidèle. Hé ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils, & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous me vantez d'une vertu qui n'est pas libre, & , peut-être, que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite, & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait toot ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son Maître ; que couverte de vos habits, vous ayez laissé

laissé cette foible barrière entre lui & vous; que frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare: quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir; & si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du vice, un Temple sacré, où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du Pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux

sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils; sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine, comme si dans ces sortes de postes; on mettoit de plus beaux objets: ce qui vous afflige, est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiére Esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous prenez avec le jeune Zélide, étoient contre la bienséance; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge févére; je ne suis qu'un Epoux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle Epouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle: je partage mon amour entre vous deux, & Roxane n'a d'autre avantage, que celui que la vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne, le 12. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XX.

USBEK au premier Eunuque blanc.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre, ou plûtôt vous le deviez,

viez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir ; vous, qui dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour, vous, à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilége sur la porte du lieu terrible, qui les dérobe à tous les regards, vous souffrez que ceux, dont la conduite vous est confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, & vous n'apercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux & sur vous.

Et qui êtes-vous ? que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie, qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir, qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne, qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse, & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austéres du devoir ; que la presence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye ; qu'elles sont fatiguées de ces objets af-



freux, qui leur sont donnés pour les amener a leur Epoux, je le sçais; mais vous, qui vous prêtez a ce désordre, vous serez puni d'une maniére à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophétes du Ciel, & par Hali, le plus grand de tous, que si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes, que je trouve sous mes pieds.

A Smirne, le 2. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XXI.

USBEK à son ami IBBEN,

A Smirne.

NOus sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une Ville nouvelle; elle est un témoignage du génie des Ducs de Toscane, qui ont fait d'un Village marécageux, la Ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté; elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousie; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent;

gnent ; elles n'ont qu'un voile. * Leurs Beaufréres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, sans que le Mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahométan de voir, pour la premiére fois, une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frapent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coûtumes ; il y a jusques dans les moindres bagatelles quelque chose de singulier que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille, notre séjour n'y sera pas long ; le dessein de Rica & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siége de l'Empire de l'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui sont une espéce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, sois persuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 12. de la Lune de Saphar 1712.

*Les Persanes en ont quatre.

LETTRE XXI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

NOus sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel ; il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan ; les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, & que quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leurs machines que les François, ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui

qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied, sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien; car encore, passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement & périodiquement. Un homme qui vient après moi & qui me passe, me fait faire un demi-tour, & un autre qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris, & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant-à-present, te parler à fond des mœurs & des coûtumes Européennes, je n'en ai moi-même qu'une legére idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe, il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre, ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autre fonds que des titres d'honneur à vendre, & par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses Places munies, & ses Flottes equipées.

D'ailleurs,

D'ailleurs, ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un milion d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussi-tôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'apelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, & mille autres choses de cette espéce.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand

grand Ecrit, qu'il apella *Constitution*, & voulut obliger, sous de grandes peines, ce Prince & les sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüssit à l'égard du Prince, qui se soumit aussi-tôt, & donna l'exemple a ses sujets; mais quelques-uns d'entre eux se révoltérent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit: ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la Cour, tout le Royaume & toutes les familles. Cette Constitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel; c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulévent tout contre la Constitution; elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilége. Il faut pourtant avouer que ce Moufti ne raisonne pas mal; & par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte Loi; car puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos Prophêtes nous disent qu'elles n'entreront point dans le Paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'est fait que pour aprendre le chemin du Paradis?

J'ai ouï raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son Royaumes un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient : on ajoûte qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, & que malgré les soins infatigables de certains Dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul : ils vivent avec lui, ils sont à sa Cour, dans sa Capitale, dans ses Troupes, dans ses Tribunaux, & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés : on diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier ; c'est un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le genie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'aprendrai des choses bien éloignées du caractère & du génie Persan : c'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du Pays où je vis, & ceux

ceux du Pays où tu es, sont des hommes bien differens.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2. 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai reçu une Lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir l'Italie, que l'unique but de son voyage, est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi ; je te félicite d'avoir un Neveu, qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue Lettre, il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce Pays-ci : la vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude ; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fidéles que nous !

Puis-

Puisse-je te revoir bientôt & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2. 1711.

LETTRE XXIV.

Usbek à Roxane.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux Pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains: vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir; jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs; votre Beaupére même dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche; vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des Eunuques qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui

fui votre vue : moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tresor ; que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur allarmée ; vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos Esclaves, qui vous trahirent, & vous dérobérent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre Mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquérent, de celle que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un Epoux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre Epoux même ? Deux mois se passérent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules ; vous ne vous rendîtes

pas même après avoir été vaincue ; vous défendîtes jusqu'à la derniere extrêmité une virginité mourante ; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un Epoux qui vous avoit aimée ; vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir ; votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris, je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce Pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présente devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards, elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles mêmes ; l'usage de se faire servir par des Eunuques leur est inconnu ; au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui régne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoûtumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous

vous

vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu, vous fuiriez ces abominables lieux, & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses, quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant, que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceurs & d'enjoûment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire, & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flateuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins

foins qu'elles prennent de leur perfonne, le defir continuel de plaire qui les occupe, font autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur Epoux.

Ce n'eft pas, Roxane, que je penfe qu'elles pouffent l'attentat auffi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abfolument la foi conjugale ; il y a bien peu de femmes affez abandonnées, pour porter le crime fi loin : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractére de vertu, qui eft gravé, que la naiffance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne detruit pas : elles peuvent bien fe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige ; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature fe révolte. Auffi quand nous vous enfermons fi étroitement, que nous vous faifons garder par tant d'Efclaves, que nous gênons fi fort vos defirs, lorfqu'ils volent trop loin, ce n'eft pas que nous craignions la derniére infidélité ; mais c'eft que nous fçavons que la pureté ne fçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane, votre chafteté fi long-tems éprouvée méritoit un Epoux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui

qui pût lui-même imprimer les desirs que votre seule vertu fait soumettre.

De Paris, le 7. de la Lune de Regeb 1711.

LETTRE XXV.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOus sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil. *

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelque présent pour toi; tu recevras cette Lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je conçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes Lettres à Marseille d'où il part continuellement des Vaisseaux pour Smirne; delà il envoie celles qui sont pour la Perse, par les Caravanes d'Arméniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gayeté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais

* Ispahan.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes ; ma santé qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie, & me rend ce Pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes, & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient esperer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers & remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5. de la Lune de Chabban 1712.

LETTRE XXVI.

RICA à ***.

JE vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de

de l'après-dîné, & va jouer une espéce de Scène, que j'ai entendu apeller Comédie : le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le Théâtre ; aux deux côtés on voit dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent ensemble des Scénes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Tantôt c'est une Amante affligée, qui exprime sa langueur ; tantôt une autre avec des yeux vifs & un air passionné, dévore des yeux son Amant, qui la regarde de même ; toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence qui n'en est que plus vive, pour être muette. La les Acteurs ne paroissent qu'à demi corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le Théâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir à la fatigue ; ils sont obligés d'être par-tout, ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, mon-

tent avec une adresse surprenante d'étage en etage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire, on les perd, ils reparoissent, souvent ils quittent le lieu de la Scéne, & vont jouer dans un autre ; on en voit même, qui par un prodige, qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent & vont comme les autres ; enfin, on se rend a des sales, où l'on joue une Comédie particuliére : on commence par des révérences, on continue par des embrassades, on dit que la connoissance la plus légére met un homme en droit d'en étouffer un autre, il semble que le lieu inspire de la tendresse ; en effet, on dit que les Princesses qui y régnent, ne sont point cruelles, & si on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables, & que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici, se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opéra : toute la différence est, que l'on parle à l'un & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où se deshabilloit une des principales Actrices ; nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opéra : il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier ; comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver, & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence ; j'eus beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se mit à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane : cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le Théâtre ; car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie ; avec cette délicatesse vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir ; mais puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guéres dequoi vivre ; car à présent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes,

ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai apris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danseuse, & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce Pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis...

De Paris, le 2. de la Lune de Chalval, 1711.

LETTRE XXVII.

Rica à Ibben.

A Smirne.

Le Pape est le Chef des Chrétiens; c'est une vieille Idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même; car il les déposoit aussi facilement, que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette & de Géorgie, mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on apelle saint Pierre, & c'est certainement une riche succession; car il

a des tresors immenses, & un grand Pays sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi, qui lui sont subordonnés, & ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font comme lui des Articles de Foi; quand ils sont en particulier, ils n'ont guéres d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la Religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles; & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des Evêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainsi, si on ne veut pas faire le Rhamazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la Loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement, il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui soulévent entre eux mille questions nouvelles sur la Religion: on les laisse disputer long-tems, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque Propoſition nouvelle, ſont d'abord apellés Hérétiques. Chaque heréſie a ſon nom, qui eſt pour eux qui y ſont engagés, comme le mot de ralliement; mais n'eſt Hérétique qui ne veut, il n'y a qu'à pertager le différend par la moitié, & donner une diſtinction a ceux qui accuſent d'héréſie, & quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire apeller Orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne, car j'ai oui dire qu'en Eſpagne & en Italie, il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec des petits morceaux de bois à la main; qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province qu'on apelle la Galice, ſans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé; quand il jureroit comme un Payen qu'il eſt Orthodoxe, on pourroit bien ne

ne pas demeurer d'accord des qualités ; & le brûler comme Hérétique ; il auroit beau donner sa distinction, point de distinction, il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable : dans le doute, ils tiennent pour régle de se déterminer du côté de la rigueur, aparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais ; mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur Sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux & qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les voir condamnés ; mais pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophètes ; ces tristes spectacles y sont inconnus, * la sainte Religion

D 4 que

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

que les Anges y ont apportée, se défend par sa vérité même, elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4. de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA au même.

A Smirne.

LES habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel; vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir: si je sortois, tous le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux Thuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi, les femmes même faisoient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit; si j'étois aux spéctacles, je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes

mes portraits par-tout, je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare, & quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique ; car j'entrois tout-à-coup dans un néant affreux : je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hazard, aprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ha, ha, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraor-

dinaire ! Comment peut on être Persan ?

A Paris, le 6. de la Lune de Chalval 1711.

LETTRE XXIX.

RHEDI A USBEK.

A Paris.

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek ; on peut avoir vu toutes les Ville du monde, & être surpris en arrivant à Venise. On sera toujours étonné de voir une Ville, des Tours & des Mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette Ville profane manque du tresor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive : il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint Prophête, & il ne la regarde jamais du haut du Ciel qu'avec colére.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une Ville où mon esprit se forme ; tous les jours je m'instruis des secrets du Commerce, des intérêts des Princes, de la forme de leur gouver-

vernement ; je ne néglige pas même les superstitions Européennes, je m'aplique à la Médecine, à la Physique, à l'Astronomie, j'étudie, les Arts ; enfin, je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le Pays de ma naissance.

A Venise, le 16. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA à ***.

J'Allai l'autre jour voir une maison, où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement ; j'eus bientôt fait, car l'Eglise, ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison, étoient assez gais, plusieurs d'entre eux joüoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : j'y vais, me dit-il, je vous y conduirai, suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carosses & des voitures ; nous etions prêts d'arriver, quand la curiosité

me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes ? Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle ? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire ? Il est aveugle aussi, me répondit-il ; il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé ; mais il faut que je vous quitte, voilà la rue que vous demandiez, je vais me mettre dans la foule, j'entre dans cette Eglise, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens, qu'ils ne m'embarrasseront.

De Paris, le 17, de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE vin est si cher à Paris par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la re-

regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos Monarques, ça été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai à la honte des hommes, la Loi interdit à nos Princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un exces qui les dégrade de l'humanité même. Cet uſage, au contraire, eſt permis aux Princes Chrétiens, &on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même dans une débauche licencieuſe; on ſe révolte avec fureur contre les préceptes, & la Loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je déſaprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égayent. C'eſt la ſageſſe des Orientaux de chercher des remédes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un Philoſophe, qu'on apelle Séneque; mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux,

qu'eux, & meilleurs Physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenit de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine ; c'est se moquer de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on est né miſérable, il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps, en est sans cesse tirannisée : si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse ; mais si nous prenons des breuvages qui puiſſe changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, & elle sent un plaiſir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

A Paris, le 25. de la Lune de Zilcadé, 1713.

LET-



LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs femmes de Perse sont plus belles que celles de France, mais celles de France sont plus jolies : il est difficile de ne point aimer les premiéres, de ne se point plaire avec les secondes ; les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gayes & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y ménent ; elles ne jouent, ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le Serrail est plûtôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination & du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, & les joies sévéres, & on ne les goûte presque jamais, que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gayeté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit & cet air content, que je trouve ici dans tous les

les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont forcés par le cérémonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue ; ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend, de maniére que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des Esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition : ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les minent depuis l'enfance qu'ils vous obsédent. Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi

parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir ; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tirannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui, enfin, arrivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son Maître, il a exercé toute sa bassesse ?

A Paris, le 14. de la Lune de Zilhagé, 1. 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK À GEMCHID son Cousin, Dervis au brillant Monastére de Tauris.

QUe penses-tu des Chrétiens ; sublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils feront comme les Infidéles Turcs, qui serviront d'ânes aux Juifs, & seront menés par eux au grand trot en enfer ?

fer? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des Prophêtes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des Moſquées dans leurs Pays, crois-tu qu'ils ſoyent condamnés à des châtimens, eternels & que Dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une Religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire, j'ai ſouvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui etoit le plus beau de tous les hommes, j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces Infidéles, que nos ſaints Prophêtes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du Ciel; ils ſont plûtôt comme ces malheureux, qui vivoient dans les ténébres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiére vint éclairer le viſage de notre grand Prophête.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une ſemence de nos Dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là a la converſion générale. J'ai oui parler d'un Livre de leurs Docteurs, intitulé, *La Poly-*

Polygamie Triomphante, dans lequel il est prouvé, que la Polygamie est ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême est l'image de nos ablutions légales ; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent a cette premiére ablution, qu'ils croyent devoir suffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous sept fois le jour ; ils espérent de jouir d'un Paradis, où ils goûteront mille delices, par le moyen de la resurrection des corps ; ils ont comme nous des jeûnes marqués ; des mortifications, avec lesquelles ils espérent fléchir la miséricorde Divine ; ils rendent un culte aux bons Anges, & se méfient des mauvais ; ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opére par le ministre de ses Serviteurs ; ils reconnoissent comme nous l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un Intercesseur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la vérité s'échape & perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Eternel ne verra sur la terre que des vrais Croyans : le tems, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes ; tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendart ;

dart; tout, jusqu'à la Loi, sera consommé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les céleſtes Archives.

A Paris, le 20. de la Lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE caffé eſt très en uſage à Paris; il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs; il y en a une, où l'on aprête le caffé de telle manière, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent, au moins de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple, lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qui ſe puiſſe imaginer: il s'agiſſoit de la

la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie aussi-bien que le tems de sa mort. Les deux Parties avouoient que c'étoit un Poëte excellent ; il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux ; mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle, elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossiéres, on faisoit des plaisanteries si améres, que je n'admirois pas moins la maniére de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces defenseurs du Poëte Grec attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne seroit pas mal relevé, & je crois que ce zéle si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit d'une bonne maniére pour défendre celle des vivans ; mais quoiqu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Censeurs de ce Poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable : ils frapent à présent des coups en l'air, mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?



Ceux, dont je te viens de parler, disputent en langue vulgaire, & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers, où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens; ils se nourrissent de distinctions, ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences; ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre: on a vu une nation entiére chassée de son Pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

A Paris le dernier de la Lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE Roi de France est vieux; nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long-tems régné. On dit qu'il posséde à un très-haut degré

degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie, sa famille, sa Cour, son Etat ; on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre Auguste Sultan, lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans, & une Maîtresse qui en a quatre-vingt, il aime sa Religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des Villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires, mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même-tems comblé de plus de richesses, qu'un Prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses Courtisans,

sans, que les campagnes laborieuses de ses Capitaines; souvent il préfére un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la serviette, lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des Villes, ou lui gagne des Batailles: il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces; & sans examiner si celui qu'il comble de biens, est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel; aussi lui a-t'on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens: il y a plus de Statues dans les Jardins de son Palais, que de Citoyens dans une grande Ville. Sa Garde est aussi forte que celle du Prince, devant qui tous les trônes se renversent; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & les finances aussi inépuisables.

A Paris, le 7. de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XXXVI.

Rica à Ibben.

A Smirne.

C'Est une grande question parmi les hommes, de sçavoir, s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser; il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent, qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent, qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit, que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidéles, on leur répond que cette fidélité qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de co-

querterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi, seroit embarrassé de décider; car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'Amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidelité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir, si la loi naturelle sonmet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi, l'empire que nous avons sur elle, est une véritable tirannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison; ces avantages qui devoient, sans doute, leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or,

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tirannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les Pays, mais celui de la beauté est universel; pourquoi aurions nous donc un privilège? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice; nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage; les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi: éprouvons les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce Pays-ci, où l'on aime à

soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le Prophête a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe : Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

A Paris, le 26. de la Lune de Gemmadi, 2 1713.

LETTRE XXXVIII.

HAGI * IBBI au Juif BEN JOSUÉ, Prosélite Mahométan.

A Smirne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent la naissance des hommes extraordinaires, comme si la nature souffroit une espéce de crise, & que la puissance céleste ne produisit qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui par les Décrets de sa Providence, avoit résolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce grand Prophête, pour enchaîner Satan, créa une lumiére deux mille ans

* Hagi est une homme qui a fait le pélerinage de la Méque.

ans avant Adam qui paſſant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſqu'à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit deſcendu des Patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même Prophête, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne ceſſât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis, & la joye parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance : la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même ; toutes les Idoles ſe proſternérent, les Trônes furent renverſés, Lucifer fut jetté au fond de la mer, & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abîme, & s'enfuit ſur le Mont Cabés, d'où avec une voix terrible, il apella les Anges.

Cette nuit Dieu poſa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût paſſer : l'art des Magiciens & Négromans ſe trouva ſans vertu, on entendit une voix du Ciel qui diſoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Hiſtorien Arabe, les générations des Oiſeaux, des Nuées, des Vents, & tous les eſcadrons des Anges ſe réunirent pour

élever cet enfant, & se disputérent cet avantage. Les Oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient, & disoient: C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui aporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les Nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les Anges indignés, s'écrioient: Que nous restera-t'il donc à faire? Mais une voix du Ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes: Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignagges si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel, pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre.

De Paris, le 10 de la Lune de Regeb 1713.

LETTRE XXXVIII.

Usbek à Ibben.

A Smirne.

DE's qu'un grand est mort, on s'assemble dans une Mosquée, l'on fait son Oraison funèbre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on feroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funèbres; il faut pleurer les hommes à leur naissance & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre; qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille, & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous sommes si aveugles, que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir; nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance, & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se réjouir

de ce que ce Prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20. de la Lune de Regeb. 1713.

LETTRE XXXIX.

Le premier Eunuque noir à USBEK.

ISmaël, un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un Esclave noir, que tu as à la campagne; mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur, & de concert avec l'Intendant de tes jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mît en état de te rendre les services qui flatent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder; mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échapa de nos mains, & évita

ta le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein, que par un desir insatigable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi; cependant je te jure par les cent mille Prophètes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chére, & hors laquelle je ne regarde rien, Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé, le 7. de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XL.

PHARAN à USBEK, son Souverain Seigneur.

SI tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroitrois à ta vue tout couvert de papier blanc; il n'y en auroit pas assez encore pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre

moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : J'ai un Maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux Esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avouë, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres ; mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent, peut être, sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur ; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime Seigneur, dans une humilité profonde : fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que par ton

ordre

ordre il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé, le 7. de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XLI.

USBEK à PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

Recevez la joye dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caractères, faites-les baiser au grand Eunuque & à l'Intendant de mes jardins : je leur défens de mettre la main sur vous jusqu'à mon retour : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque ; acquittez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux ; car sçachez que plus mes bontés sont grandes, plus vous en serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Il y a en France trois sortes d'Etats, l'Eglise, l'Epée & la Robe. Chacun a un

mépris souverain pour les deux autres ; tel, par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi ; chacun s'éleve au dessus de celui qui est d'une profession differente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la Province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaita mille fois dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fit Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation, qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre ; il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du Grand Mogol : il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois ; un Parasol, en forme de Dais, le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens & ceux de la Reine sa femme, consistoient en leur peau noire, & quel-

ques

ques bagues. Ce Prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers, si on parloit beaucoup de lui en France, il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre, & à la différence de ce Conquérant, de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Héraut crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble, & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, & les insulte réguliérement deux fois par jour.

A Paris, le 28, de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIII.

RHEDI A USBEK.

*A ****

HIer matin, comme j'étois au lit; j'entendis fraper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste, sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée, il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir, & il avoit renoncé pour ce jour là aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes a faire, & je serai bien-aise que ce soit avec vous : il faut premiérement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres, je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au Fauxbourg Saint-Germain, où j'ai loué un Hôtel deux mille écus, & j'espére passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre : Commençons, me dit-il, par aller acheter un carosse, & établissons d'abord l'équipage : en effet, nous achetâmes non-seulement un carosse, mais aussi pour cent mille francs de marchandise en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais, aussi ne

ne déplaça-t'il pas. Je rêvois sur tout ceci, & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliére de richesses & de pauvreté, de maniére que je ne sçavois que croire ; mais enfin je rompis le silence, & le tirant à quartier, je lui dis : Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands Monarques ; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis, nous grimpons à un cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un sixiéme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux : j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur,

leur quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimon Lulle, & un million d'autres cherchérent toujours, est venu jusqu'à moi, & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colére, & laissai cet homme si riche dans son Hôpital. Adieu, mon cher Usbek, j'irai te voir demain, & si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion; mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs Citoyens, & c'est ce qui me touche; car dans

dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la Religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, est sans doute, d'observer les régles de la société, & les devoirs de l'humanité; car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en supose une, il faut bien que l'on supose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par-là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées: mais c'est la matiere d'une grande discussion; on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priére Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet: je voudrois vous servir selon votre volonté, mais chaque homme que je consulte, veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priére, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler, je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier debout, l'autre veut que je sois assis, l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tous, il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide, d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai; trois hommes qui étoient auprès de-là, me firent trembler: ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé; l'un, * parce que cet animal étoit immonde; l'autre, † parce qu'il étoit étouffé, l'autre enfin, § parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane, qui passoit par-là, & que je pris pour Juge, me dit: Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même

* Un Juif. † Un Turc. § Un Arménien.

même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix févére : que fçavez-vous fi l'ame de votre Pere n'étoit pas paffée dans cette bête ? Toutes ces chofes, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne fois menacé de vous offenfer ; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne fçais fi je me trompe, mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eft de vivre en bon Citoyen dans la fociété où vous m'avez fait naître, & en bon Pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris, le 8. de la Lune de Chahban 1713.

LETTRE XLV.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'Ai une grande nouvelle à t'aprendre, je me fuis réconciliée avec Zéphis, le Serrail partagé entre nous s'eft réuni ; il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix régne : oui, mon cher Usbek, viens, y faire triompher l'Amour. Je

Je donnai à Zéphis un grand festin, où ta Mere, tes Femmes, & tes principales Concubines furent invitées ; tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouvérent aussi ; elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes de la campagne, où nous espérions être plus libres ; nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde, annoncer le Courouc : mais le premier Eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vuës, un rideau si épais que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviére, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coûtume, dans une boëte, & se fit porter dans le bateau ; car on nous dit que la riviére étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'aprocha de trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiére du jour. Un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le

le même sort, & tes fidéles Eunuques sacrifiérent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrir les airs, que nos Matelots commencérent à se désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos Eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison, mais leur Chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt, que de souffrir que son Maître fût ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des proportions si hardies. Une de mes Esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée pour me secourir; mais un Eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie, pour lors je m'évanouis, & je ne revins à moi, que lorsque le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! les hommes ne sont exposés qu'aux périls qui menacent leur vie, & nous sommes à tous les instans dans le péril de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu,

Adieu, mon cher Usbek, je t'adorerai toujours.

Du Serrail de Fatmé, le premier de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEux qui aiment à s'instruire, ne sont jamais oisifs: quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne: je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres, sont vivement frapés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés: je crois devoir beaucoup à l'esprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché: notre air étranger n'offense plus personne, nous jouissons même de la surprise où l'on est de

de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes : cependant, il faut l'avouer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gayeté, que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coûtume, sur cette foule de gens, qui y abordoient sans cesse, dont les caractères me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez, peut être, en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ; mais je vous suplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuye de n'être au fait de rien, & de vivre avec des

des gens que je ne sçaurois démêler : mon esprit travaille depuis deux jours ; il n'y a pas un seul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois, & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme discret, & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, & qui parle si souvent à vos Ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionnomie si basse, qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité, & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger, mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les Nations, je ne lui trouve point de celle-là, est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un Fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa

sa naissance, il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez, mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t'il un habit si lugubre avec un air si gai, & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle, sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un Prédicateur, &, qui pis est, un Directeur ; tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes, elles sçavent aussi bien qu'il a le sien. Comment, dis-je ? il parle toujours de quelque chose qu'il apelle la Grace ? Non pas toujours, me répondit-il ; à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de sa chûte : il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils, soins offi-

 cieux,

cieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde, c'est un homme excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres, qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un Poete, & le grotesque du genre humain : ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont, cela est vrai, & aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes ; aussi ne les épargne-t'on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains ; la famine a fait entrer celui-ci dans cette maison, & il y est bien reçu du Maître & de la Maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent a l'egard de personne : il fit leur épithalame lorsqu'ils se marièrent ; c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie, car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a *prédit*.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajoûta t'*il*, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient : *il* y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes, dont la vertu est un gardien févère. Les gens,

gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée; ils sont aimés & estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde, ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie : ce n'est pas que je les désapprouve, il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie, ne sont souvent que ceux dont le vice est plus raffiné, & peut être, qu'il en est comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis je tout bas, qui a l'air si chagrin ? je l'ai pris d'abord pour un étranger; car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'approuve pas votre Gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége, où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Mo-

narchie ; & à la différence de ces Philosophes, qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien ; il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'éxiste que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems qui se sont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis je, a-t'il quitté le service ? Il ne l'a pas quitté, me répondit-il ; mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reste de ses jours ; mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers, dont la patience a langui dans les emplois subalternes ; nous les regardons comme des gens, dont l'esprit s'est comme rétréci dans les détails, & qui, par une habitude de petites choses, sont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un Général à trente ans, ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ces situations différentes, cette présence d'esprit, qui fait que dans une victoire on se sert de tous ses avan-

avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & sublimes, que le Ciel a partagés non-seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque, & des emplois subalternes pour ceux, dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens, qui ont vieilli dans une guerre obscure ; ils ne réussissent, tout au plus, qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : Je m'engage a ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me dit il. A ces mots des gens entrérent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler a mon Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sçais par quel hazard, ce jeune homme se trouva auprès de moi, & m'adressant la parole : Il faut

beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir a la Maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu, mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas a une, & je leur en donne bien à garder ; car, entre vous & moi, je ne vaut pas grand'chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere, j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de me perdre : nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris ; & l'intéressons a nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages, vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le

feu

feu me monta au visage, & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un Pays, où l'on tolére de pareilles gens, & où on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie, & l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'oprobre & de la seduction ; la lumiére du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu, qui les rend semblables aux Anges & aux Puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles, qui obligent cet astre à se cacher, dès qu'il paroit dans le noir Occident.

A Paris, le 5. de la Lune de Rhamazan 1715.

LETTRE XLVII.

Rica à Usbek.

A ***.

ETant l'autre jour dans ma chambre ; je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé ; sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde, il avoit les pieds nuds, son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu ; le tout me parut si bizarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'aprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t'il, Monsieur, que vous retournez bien-tôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué ; je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, Monsieur, me dit-il ? Je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que

que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos Peres d'Italie y envoiroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez aparamment, lui dis-je, ces Religieux ? Non, Monsieur, je ne les connois pas. Hé morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins; cela sera très-utile, & à l'Europe, & a l'Asie; il est fort nécessaire d'intéresser la-dedans les Monarques. Voilà ce qui s'apelle de belles Colonies ; allez, vous & vos semblables, n'êtes point faits pour être transplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

A Paris, le 15. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

RICA à ***.

J'Ai vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elles ne se faisoit pas même sentir ; ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct : bien loin de relever par

leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voila les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le recit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes ; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux ; ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé ; ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens ; mais comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa

de

de parler ; la converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations, quoi toujours des ſots, qui ſe peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raiſon, reprit bruſquement notre diſcoureur ; ; il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naiſſance, je fais de la dépenſe, mes amis diſent que j'ai quelque eſprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : ſi j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent, & pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas : Heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres.

A Paris, le 20. de la Lune de Rhamazan, 1713.

❀



LETTRE XLIX.

NARGUM, Envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'aprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce Pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des Princes Chrétiens, dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre ; car on compte deux mille lieues depuis Moscou jusqu'à la dernière place de ses Etats du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophètes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé ; cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la Loi de notre Prophête nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniére de recevoir leurs Hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui presente sa femme, l'ettanger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les Peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment a être battues ; elles ne peuvent comprendre qu'elles possédent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit derniérement à sa Mére.

MA CHERE MERE,

JE suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait pou

pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier j'avois mille affaires dans la maison, je sortis & je demeurai tout le jour dehors: je crus à mon retour qu'il me battroit fort bien; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée. son mari la roue de coups tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain; ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiére, mais je ne lui donnerai pas long-tems sujet de me mépriser; j'ai résolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit: je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié, il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, & je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous suplie, ma chére Mere, de vouloir bien representer a mon mari, qu'il me traite d'une maniére indigne. Mon Pere, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chére Mére.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager: ainsi séparés des autres Nations par les loix du Pays, ils ont conservé leurs anciennes coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fut possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui régne à present, a voulu tout changer, il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe: le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusqu'ici; & presque uniquement comme d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2. de la Lune de Chalval 1713.

LET-

LETTRE LI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de quatre-vingt ans une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoir vingt ou vingt deux. Un certain instinct me fit aprocher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des Amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t'il rien de si ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu ; elle

elle veut faire la jeune, & elle y réussit, car cela aproche de l'enfance. Ah! bon Dieu: dis-je en moi même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'est, peut être, un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: Nous avons assez monté, descendons à présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette Dame à qui je viens de parler, & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs, & je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre. Hé vraiment, Monsieur, me dit elle, lorsque l'un mourra, l'autre devra avoir grand'peur, je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un parti que j'ai fait: J'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans Madame, faites-moi la grace de me dire, si c'est pour rire que vous apel-

appellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, votre niéce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle, elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt cinq ans plus que moi ; nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feu ma sœur, que sa fille & moi nâquimes la même année. Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse ; hé, comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 5 de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

Zelis à Usbek.

A Paris.

JAmais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc ,

blanc, pour mon Esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferai-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie, qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile, qui se rapellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Eh quoi ? être toujours dans les images & dans les fantômes, ne vivre que pour imaginer ? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs ? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espéce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder. Je cherche l'amour, & je ne le vois pas. Je

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préféres mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois, que les Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue, que la nature se dédommage de ses pertes, qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition, qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible, & que dans cet état on est comme dans un troisiéme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisir.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre ; c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Ispahan, le 5. de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

Rica à Usbek.

*A ***.*

J'Etois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu sçais, n'est séparée des

des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits ; de manière qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : Je ne sçais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours, jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un conte fort joli à faire, mais à mesure que j'ai voulu l'aprocher, on l'a esquivé comme si je l'avois fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aye pu faire le moindre usage : si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde ; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos sui-

vi, & elles coupérent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise, la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir ; je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'esprit, associons-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler, & nous nous secourerons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence : nous conviendrons des endroits où il faudra aprouver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge déployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bonheur de nos reparties : nous nous protégerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui, demain tu feras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que Monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue, & je me tournerai vers toi ; il ne

s'y

s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras: J'y étois quand il les fit; c'étoit dans un soupé, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira: Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent, ils ne s'épargnent pas, voyons comment il sortira de là, à merveille; quelle presence d'esprit! Voila une véritable bataille; mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille. Il faudra acheter de certains Livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit & qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modéles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots; mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune: ce n'est pas tout que de dire un bon mot, il faut le publier; il faut le répandre & le semer par tout, sans cela autant de perdu, & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*, & c'est la seule chose qui peut nous consoler

dans

dans cette occasion. Voila, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre: fais ce que je te dirai, & je te promets avant six mois une place à l'Académie, c'est pour te dire que le travail ne sera pas long; car pour lors tu pourras renoncer à ton art, tu feras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on apelle l'esprit du corps: tu en feras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des aplaudissemens.

A Paris, le 6. de la Lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LIV.

Rica à Ibben.

A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage aplanit toutes les difficultés, les dernieres faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers; il n'y a rien de si plénier: si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre; mais on sait toujours, chose honteuse! le moment de

de leur défaite, & sans consulter les Astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes, c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t'il point de Pays où ils soient en si petit nombre, que chez les François: leur tranquilité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est, au contraire, sur la mauvaise opinion qu'ils en ont: toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des Eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du sexe, qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un in-

infensé, qui voudroit jouir de la lumière du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre, qui abuse de la nécessité de la loi pour supléer aux agrémens qui lui manquent, qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une société entière, qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude : on se sent en état de faire diversion par-tout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme, qui en général souffre les infidélités de sa femme, n'est point désaprouvé, au contraire on le loue de sa prudence ; il n'y a que les cas particuliers qui deshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées, mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes

toutes si laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce Pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guéres de constance : ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils prometrent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable, & si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagés à la leur.

A Paris, le 7. de la Lune de Zilcade 1. 1713.

LETTRE LV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

Le jeu est très en usage en Europe ; c'est un état que d'être joueur : ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité ; il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen : quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi ; il s'est trompé

G 2 très-

tres-souvent ; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées : il est vrai qu'elles ne s'y livrent guére dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chére ; mais à mesure qu'elles veillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'achéve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siécles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, sur-tout dans leurs fureurs, tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'apaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir ; tu aurois été en doute, si ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint Prophête ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison ; il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient

tient ensévelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard, & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur ; c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme ; la pluralité des femmes nous sauve de leur empire, elle tempére la violence de nos desirs.

A Paris, le 18. de la Lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de Dervis ; ces Dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point, je te laisse à juger du troisiéme.

Mais quelques riches que soyent ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres : notre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ses magnifiques & su-

blimes titres ; ils ont raison , car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les Médecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on apelle Confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés ; cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis : un d'entr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement, & après m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le jardin, où nous nous mîmes à discourir. Mon Pere, lui dis je, quel emploi avez-vous dans la Communauté ? Monsieur, me répondit il avec un air très-content de ma question, je suis Casuiste. Casuiste, repris-je ? Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Hé quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Casuiste ? Hé bien écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels, qui excluent absolument du Paradis ; de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or, tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car,

à

à la réserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis ; mais il n'y a guéres personne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire : il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premiéres places, aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit ; leur but est de n'en faire, ni plus, ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à Dieu : *Seigneur*, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses, comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant, vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui le commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de

conſcience; & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un Caſuiſte peut leur donner un degré de bonté, qu'elles n'ont point en les qualifiant telles; & pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai vieilli; je vous en fais voir les raffinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles. Mon Pere, lui disje, cela eſt fort bon; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Grand Sophi avoit dans ſa Cour un homme comme vous, qui fit à ſon égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ſes ordres, & qui aprît à ſes Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. La-deſſus je ſaluai mon Dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

A Paris, le 23. de la Lune de Maharram 1714.

LETTRE LVII.

RICA à RHEDI,

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aeriens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils ayent seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt, & renaît tous les jours, & se cueillit la centiéme fois plus douloureusement que la premiére.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, sçavent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, & même rapeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire descendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

- Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui est la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point, & ils ne consistent qu'en esprit & en industrie, chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

- Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui poursuivent le revenu de quelque Mosquée, auroit aussi-tôt compté les sables de la mer, & les Esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; & ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement, la mort ne sçauroit autrement exercer son empire; car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remédes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs; l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché; une jeune Marchande cajole un homme une heure entiére, pour lui faire acheter un paquet de curdents. Il

Il n'y a personne qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on aprend à le conserver, seul avantage des étrangers dans cette Ville enchanteresse.

A Paris, le 10. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espéce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans, mais à present je les trouve d'une brutalité insuportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte : le tems n'est plus comme il étoit il y a quarante ans ; tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai,

on ne demandoit qu'à rire & à danser, à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un Ministre comme Monsieur Colbert ; je le connoissois beaucoup ce Monsieur Colbert, il étoit de mes amis, il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fut ; le bel ordre qu'il y avoit dans les Finances ! Tout le monde étoit à son aise ; mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un Ecclésiastique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque : y a-t'il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Hérésie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'Edit, & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Né-

Négres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains Peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses ; & qu'enfin tous les Idolâtres ayent representé leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtes.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modéles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

De Paris, le 14. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX

USBEK À IBBEN.

A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sçache que par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font : Précisément

ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Religion, qui va jusqu'à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométisme & le Christianisme ; ou plutôt, c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes ; car en fait de Religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçue, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'un & de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute Religion : ils nous regardent, au contraire, comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement

lement séduits ; mais comme il s'est fait tout-à-coup, & d'une maniére violence, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance que les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est aperçu que le zèle pour les progrès de la Religion, est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, & que pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article que les Chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints Prophètes : je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non

non pas par de vaines préférences, & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite ou bien sous le marche-pied de son trône.

A Paris, le 18. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LX.

USBEK À RHEDI.

A Venise.

J'Entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on apelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce superbe Edifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison, cependant il a ses désagrémens; nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons apellés en mille occasions: là nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans, ils ne peuvent souffrir notre aprobation, ni nos censures: si nous les voulons corriger,

riger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les aprouvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons, de la maniére dont nous recevons leurs discours ; il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela, cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent, ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout, cet état si heureux & si tranquille que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer ; on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priére à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame ; l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente sans cesse, &



est,

eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir les viſages des Africains. Nous troublons l'Etat; nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion, qui ne ſont point fondamentaux, & nous reſſemblons à ce Conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes Sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux, ou les ongles.

Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés, les devoirs de notre ſainte Religion, eſt ſouvent dangereux, & il ne ſauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur, nommé Théodoſe, fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les petits enfans. S'étant enſuite preſenté pour entrer dans une Egliſe, un Evêque, nommé Ambroiſe, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilége, & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Egliſe, s'alla placer parmi les Prêtres, le même Evêque l'en fit ſortir; & en cela il commit l'action

tion d'un fanatique & d'un fou, tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zèle. Qu'importoit à la Religion, ou à l'Etat, que ce Prince eût, ou n'eût pas une place parmi les Prêtres ?

A Paris, le premier de la Lune de Rebrab, 1. 1714.

LETTRE LXI.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire paſſer dans les apartemens, intérieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne ſauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux, qui les condamnant au Serrail, plûtôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû

leur

leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination, où la nature nous a mises, ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique, où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier ; si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les loix nous donnent à un homme ; elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux, que si nous en étions à cent mille lieues.

*La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des désirs ; elle a voulu que nous en fussions nous mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité, elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons. Cepen-

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne ; j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas : mon imagination à travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix ; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même, où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes ; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit & jour ; ne te fie pas même aux précautions ordinaires ; augmente mon bonheur en assurant le tien, & sache que je ne redoute rien, que ton indifférence.

Du Serrail d'Ispahan, le 2. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LXII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne, je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours,

&

& en voilà quinze que je ne t'ai vu ; il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante, que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe ; il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître ; mon eſprit perd inſenſiblement tout ce qui lui reſte d'Aſiatique, & ſe plie ſans effort aux mœurs Européennes. Je ne ſuis plus ſi étonné de voir dans une maiſon cinq ou ſix femmes avec cinq ou ſix hommes, & je trouve que cela n'eſt pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je ſuis ici, j'en ai plus apris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caractéres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés ; on ne voit point les gens tels qu'ils ſont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette ſervitude du cœur & de l'eſprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime ſi différemment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet art parmi nous ſi pra-

pratique & si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend ; le cœur se montre comme le visage ; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre a chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être venu à former le caractére générale de la Nation ; on badine au Conseil, on badine à la tête d'une armée, ou badine avec un Ambassadeur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un Médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10. de la Lune de Rebiab 1. 1714.



LET-

LETTRE LXIII.

Le Chef des Eunuques noirs à USBEK,

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne saurois t'exprimer, Magnifique Seigneur : le Serrail est dans un desordre & une confusion épouventable : la guerre régne entre tes femmes ; tes Eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées ; tout semble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour, & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes ; ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangére dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux tu que je te découvre, Magnifique Seigneur, la cause de tous ces désordres ?

dres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main, si au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens, si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bien-tôt au joug qu'elles doivent porter, & je lasserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'aprocha de l'oreille & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau monde : le premier Eunuque, l'homme le plus sévère que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler, ni de divisions, ni de querelles ; un silence profond régnoit par-tout ; toutes ces femmes étoient couchées à la

même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure ; elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions : le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, Esclave, mais je le suis d'un homme, qui est votre Maître & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître, qu'elles n'y fussent apelées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre : enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder

dans

dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus de difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'apris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'aprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les faire exercer, & les conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du desespoir, entre les priéres & les reproches, il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir. Voila, disoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes, leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut il espérer de captiver leur cœur, si les fi-

de les Eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien ; il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes ; il se servoit des unes pour connoître les autres, & se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vue, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé : il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, Magnifique Seigneur, dans un Serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eut en Perse.

Laisse-moi les mains libres, permets que je me fasse obeir, huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion ; c'est ce que ta gloire demande, & que ta sureté exige.

De ton Serrail d'Ispahan, le 9. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LET-

LETTRE LXIV.

Usbek à ses Femmes.

Au Serrail d'Ispahan.

J'Aprens que le Serrail est dans le desordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes, étoit-ce pour me tromper?

C'est vous, qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque, si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres: faites donc en votre considération ce que vous n'avez pas voulu faire pour la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre, il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état? N'est-ce pas à lui que pendant mon absence votre vertu est confiée? C'est un trésor sacré

dont il est le dépositaire ; mais ces mépris que vous lui témoignez, sont une marque que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur, vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites en sorte que je puisse une autre fois rejetter les propositions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos ; car je voudrois vous faire oublier que je suis votre Maître, pour me souvenir seulement que je suis votre Epoux.

A Paris, le 8. de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXV.

Rica à ***.

ON s'attache ici beaucoup aux sciences ; mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme Philosophe, n'ose rien nier comme Théologien ; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux

ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passageres, & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui ; il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouïr comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informé qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils placent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces Ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caractéres, qui, combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux ; & il me semble que c'est une espéce de profanation de tirer les piéces qui les composent, du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t'on à faire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme, c'est-à-dire, que vous venez dans ma Bibliothéque, & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas ; vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle ; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien apris. Adieu.

De Paris, le 8. de la Lune de Chabban. 1714.

LETTRE LXVI.

USBEK À IBBEN.

A Paris.

TRois Vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir aporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter.

Si tu ne m'aimes pas dans un Pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ?

le ! mais peut-être que je me trompe ; tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis, le cœur est citoyen de tous les Pays, comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je respecte les anciennes amitiés, mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout des nouvelles.

En quelque Pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie ; j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractére ; par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre, qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur ; c'est l'ame de la probité même : des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses ; & quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur, que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui

montre toutes les Lettres, je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois deja que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales avantures; quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHERIDON & D'ASTARTE.

JE suis né parmi les Guebres, d'une Religion qui est, peut-être, la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur; mes yeux s'attachoient toujours sur elle, & lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes: chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon Pere, étonné d'une si forte sympatie auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre Nation de penser à ces alliances saintes, que no-

ſte Religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon Pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naiſſante, mais qui étoit déja à ſon dernier période; il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laiſſant ma ſœur entre les mains d'une de ſes parentes, car ma Mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le déſeſpoir de cette ſeparation: j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes; mais je n'en verſai point, car, la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Teflis; & mon Pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa, & s'en retourna chez lui.

Quelque-tems après, j'apris qu'il avoit, par le crédit d'un de ſes amis, fait entrer ma ſœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au ſervice d'une Sultane. Si l'on m'avoit apris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frapé; car, outre que je n'eſpérois plus de la revoir, ſon entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahométane, & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette Religion, ne

regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Teflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premiéres paroles furent améres à mon Pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion : Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colére de Dieu & du soleil qui vous éclaire; vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis, & pendant deux âns, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon Pere mourut, & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Serrail, & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler, l'Eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de linx ne l'auroient pas pu decouvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlois à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue, c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres ? Je sçais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahometisme ; mais, dites-moi, votre cœur a-t'il pu consentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous cette Religion, qui nous doit être si chére ? pour un misérable encor flétri des

fers

fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, feroit le dernier de tous ? Mon frére, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari ; il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît, & je ferois aussi la derniére des femmes si... Ah ! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'est ni votre Epoux, ni ne peut l'être : si vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas ! dit-elle, que cette Religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familiére, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer ; mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir ; mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de vous même ; mon mari frémit de rage & de jalousie, je ne vous verrai plus ; je vous parle, sans doute, pour la der-

niére fois de ma vie si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit, & se voyant hors d'etat de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur: le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher; mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperdument ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves, ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermées, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur; comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre Mere, qui etoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus pré-

précieuse mille fois que le faux éclat, dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe; mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah! mon frere, dit-elle, respectez mon Epoux, respectez la Religion que j'ai embrassée: selon cette Religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable cette Religion? Ah! dit elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire; & si mes doutes... A ces mots elle se tût. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse, & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les com-

commencemens ne sont point connus ; que ce n'est que le hazard qui a introduit le Mahometisme : que cette Secte y a été établie, non par la voie de la persuasion, mais de la conquête : si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces siécles reculés, tout vous parlera du Magisme, & rien de la Secte Mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu & même encore les Elémens. Je vois, ma sœur, que vous avez apris parmi les Musulmans, à calomnier notre sainte Religion. Nous n'adorons ni les Astres, ni les Elémens, & nos Peres ne les ont jamais adorés ; jamais ils ne leur ont élevé des Temples, jamais ils ne leur ont offert des sacrifices, il leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la Divinité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Li-

Livre sacré que je vous porte, c'est le Livre de notre Legislateur Zoroastre ; lisez-le sans prévention ; recevez dans votre cœur les rayons de lumiére, qui vous éclaireront en le lisant ; souvenez-vous de vos Péres, qui ont si long tems honoré le soleil dans la ville sainte de Balk, & enfin, souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule decider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point, j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frére, me dit-elle, & par une Guebre ; j'ai long-tems combattu : mais, Dieu ! que l'amour léve de difficultés ! Que je suis soulagée ! je ne crains plus de vous trop aimer, je puis ne mettre point de bornes à mon amour, l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien a l'état de mon cœur ! Mais vous, qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ! Dès ce moment je me donne à vous ; faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'ac-

m'accepterez, combien ce present vous est cher. Mon frere, la premiére fois que je pourrai vous embrasser; je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces douces paroles : je me crus, & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes; je vis presque accomplir tous les désirs que j'avois formés en vingt cinq ans de vie, & s'évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse; mais quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur que je m'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie, il falloit que nous fissions tout, elle & moi: & si je manquois mon coup, je courrois risque d'être empâlé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'envertoit demander une horloge, que son Pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies de sa fenêtre qui donnoient dans la rue, & une corde nouée pour descendre; que
je

je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits sous la fenêtre attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin le seizieme j'entendis une scie qui travailloit ; de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimables. Enfin, après une heure de travail, je la vis qui attachoit une corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras, je ne connus plus le danger, & je restai long-tems sans bouger delà : je la conduisis hors de la Ville, où j'avois un cheval tout prêt, je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu, qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui, & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté sans témoins, nous repétant sans cesse

que

que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage, prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui disois je, que cette union est sainte! la nature nous avoit unis, notre sainte Loi va nous unir encore. Enfin, un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit dans la maison du Paysan toutes les cérémonies du mariage; il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après nous quittâmes la Perse, où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre; mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misère pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre; mais mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste; car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir! je ne trouvai plus ma sœur,

sœur : quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la Ville où elle étoit, & comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laissèrent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieues de là : mes prières, mes larmes furent vaines, ils me demandèrent toujours trente tomans, & ne se relâchèrent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un Marchand Arménien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans ; j'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans : & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte, j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, dis-je. Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait ? n'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage ? votre liberté
me

me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frère, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dis je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon Maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi, elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous payez deux infortunés qui mourront si vous nous séparez: je me donne à vous, payez moi, peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander : il est de votre intérêt de ne nous point séparer, comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs : Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zéle, & je vous promets que dans un an je vous donnerai

rai votre liberté : je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition : si lorsque vous serez libres vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions, l'un & l'autre, dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva, notre Maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Teflis : là je trouvai un ancien ami de mon Pere, qui exerçoit avec succès la Médecine dans cette Ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellérent ensuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union régne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Arménien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalés.

A Smirne, le 27. de la Lune de Gemmadi, 2. 1714.

LETTRE LXVII.

Rica à Usbek.

*A***.*

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il ; de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment ? n'avez vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? n'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes ? Vous avez raison, ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien, & cela même fait que le métier n'est pas si fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour payer mes provisions ; je vendis ma Bibliothéque, & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de

volumes, ne me laissa que mon livre de raison : ce n'est pas que je les regrette ; nous autres Juges, nous ne nous enflons point d'une vaine science : qu'avons nous à faire de tous ces volumes de Loix ? Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la régle générale. Mais ne seroit. ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur aplication ? & comment peut-on les apliquer, si on ne les sçait pas ? Si vous connoissiez le Palais, reprit le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui sont les Avocats ; ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui répartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches ; ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité : il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillée à la legére, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

A Paris, le 13. de la Lune de Chabban 1714.

LET-

LETTRE LXVIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Tu ne te ferois jamais imaginé que je fusse devenu plus Métaphysicien, que je ne l'étois ; cela est pourtant, & tu en feras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma Philosophie.

Les Philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet, sans se détruire.

Les Poetes d'Occident disent, qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus

belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiére, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même, il est lui-même sa nécessité : ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives : & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques-uns de nos Docteurs ayent osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & par conséquent ne peut être connu ; car le rien qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu :
Dieu

Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle ; car jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action, qui la détermine, n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriére de sa détermination ; mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté, de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avant, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux maniéres ; par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause, qui les produiroit de même, ce qui est encore plus contradictoire, car l'ame seroit libre par la supposition, & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille

borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître ; mais quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter. C'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer ; mais quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformement à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes décrets les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons, un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniére, & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il l'a projetté.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élé-

lévent sans cesse contre le dogme de la préscience absolue : Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit, précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdar, avoit dit à un autre : Je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris, ne feroit-il pas une bien mauvaise plaisanterie ?

A Paris, le dernier de la Lune de Chabban 1714.

LETTRE LXIX.

Zelis à Usbek.

A Paris.

Soliman, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois sa fille en ma-

mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le raport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son Eunuque, & couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds ; mais dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire, & après bien de la résistance, ils firent convenir Soliman de faire un petit présent à son gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence ; mais une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son Pere. On ne peut pas être plus frapé qu'il l'est de cette injure : il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts ; si pareil traitement arrivoit à ma fille,

fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé, le 9. de la Lune Gemmadi, 1714.

LETTRE LXX.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remède, & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou, on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité, c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous, & nos Médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soyent clairement établies par leurs livres sacrés, & que leur ancien Législateur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

J'aprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle

&





TABLE
DU TOME I.

§ LET-

LET-



LET-


Digitized by Google

Fin de la Table du premier Tome.



